

## LE REFOULEMENT DES ECRITURES

### Introduction

L'humanisme de la Renaissance est un humanisme chrétien. Ce n'est que dans l'imagination réductrice de nos modernes pédagogues que ce mouvement est devenu une sorte de veille anticipée des Lumières. De grands auteurs en témoignent : Agrippa d'Aubigné, saint Amand... La Bible, ancien et nouveau testament, a inspiré notre littérature au moins jusqu'au début du XXème siècle. Pour expliquer ce grand refoulement des Ecritures, de notre *orbis litterarum*, il faut remonter jusqu'au XVIIème siècle et faire la genèse des rapports entre l'Occident, dont l'emblème est la Grèce – parfois la latinité – face à l'Orient. Autrement dit, il faut faire l'histoire de ce qu'on appelle *l'orientalisme*. La constitution de cette science orientaliste aujourd'hui mourante peut apporter un éclairage décisif sur les raisons de l'infléchissement de notre *épistémè*, depuis le grand refoulement des Ecritures entamé au début du XVIIIème siècle, jusqu'aux tentatives actuelles d'installer un nouveau paradigme anthropologique. L'histoire commence, me semble-t-il, en 1697...

### D'Herbelot et Galland : le « pré-orientalisme savant »

Au XVIIème siècle, l'Europe noue des relations diplomatiques, politiques, économiques et sociales avec le monde non européen. L'orientalisme, c'est d'abord tout simplement ces contacts établis, et cet intérêt porté à « l'Orient ». A partir des années 1720, les Jésuites – dont on sait l'activité missionnaire en Chine - collectent systématiquement les manuscrits en Inde, entre Chandernagor et Pondichéry, et les acheminent vers la France via la Compagnie des Indes, pour la Bibliothèque du roi.

C'est l'époque où Louis XIV envisage des alliances avec la Perse safavide pour écraser le « Grand Turc », où les missions catholiques essaient à travers toutes les échelles du Levant, où les marchands sillonnent la Turquie, la Perse et les Indes pour y faire fortune, où les récits de voyages se succèdent. Politique, religion et commerce sont les vecteurs, souvent enchevêtrés, de l'intérêt pour l'Orient. L'apprentissage des langues orientales se développe : en 1669, création de l'École des Jeunes de Langues, pour former les interprètes des diplomates et /ou des grands commerçants.

Le collège du Roi dispose de chaires d'enseignement des langues orientales : persan, arabe, turc, hébreu, syriaque<sup>1</sup>.

Parmi les professeurs, Barthélémi d'Herbelot de Molainville, selon certains le plus savant des orientalistes de son temps. De formation jésuite, Barthélemy d'Herbelot (1625-1695) avait commencé par étudier l'hébreu, comme beaucoup alors, en vue de lire la Bible dans le texte. A 42 ans, il est titulaire de la chaire de syriaque au collège du Roi. C'est un grand savant, selon le modèle d'un siècle obsédé d'accumulation des connaissances. Extrêmement célèbre de son vivant, on se bousculait pour venir l'écouter dans son « académie », un salon littéraire et scientifique.

En 1697, le *Journal des Savants* salue la parution d'un ouvrage destiné à faire date dans la connaissance que l'Europe aura de ce qu'elle appelle *l'Orient* : il s'agit de la *Bibliothèque Orientale de Barthélemy d'Herbelot de Molainville* (1625 – 1695). Mille soixante pages in folio. De quoi caler trois armoires...

Le titre à lui seul est un épisode de roman :

« leurs histoires et traditions tant fabuleuses que véritables, -!!) - leurs religions et leurs sectes, leurs gouvernements, politique, lois, mœurs, coutumes, et les révolutions de leurs empires, les arts et les sciences, les vies de leurs saints, philosophes, docteurs, poètes, historiens, capitaines et de tous ceux qui se sont rendus illustres par leur vertu, leur savoir ou leurs actions, des jugements critiques et des extraits de leurs livres, écrits en arabe, persan ou turc sur toutes sortes de matières et de professions ».

Le texte vise à faire connaître *dans leur vérité* les cultures arabe, perse et turque en montrant qu'il y a tout autant de « fonds » chez les Orientaux que chez les Occidentaux. C'est une somme impressionnante, une

---

<sup>1</sup> Le syriaque ne devient une discipline autonome qu'en 1642.

véritable encyclopédie qui balaie ces trois univers culturels qu'on distingue assez clairement. L'ouvrage est réédité trois fois au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, et pendant deux siècles, tout ce que l'on connaît sur l'Orient mais aussi ce qu'on croit connaître sur l'islam sera puisé dans cette « somme ». Caussin de Perceval, l'auteur d'une *Histoire des Arabes* en trois volumes le cite abondamment.

Colbert fait appel à lui pour un projet, au départ en trois volets : une Bibliothèque, une anthologie de textes orientaux et un dictionnaire turc, persan, arabe et latin.

Seule la *Bibliothèque* sera publiée, et pas du vivant de l'auteur.

Son originalité n'est pas seulement dans sa composition - quelque huit mille cinq cent cinquante-huit articles de longueur très inégale, (de quelques lignes à quelques pages) qui précisent des titres bibliographiques, des traductions de termes techniques ou donnent des définitions plus longues de culture ou de civilisation, sur plus de 8000 entrées<sup>2</sup>. Son originalité tient surtout au fait, qu'elle a pour références les seuls auteurs orientaux : environ 180 ouvrages, puisés à la bibliothèque du roi, mais surtout dans la propre bibliothèque de l'auteur. Il avait reçu en cadeau les collections du grand-duc de Toscane, après une visite qu'il avait rendue à celui-ci et où il l'avait impressionné par son immense érudition.

En réalité, cent quatre-vingt sources, non seulement c'est peu, mais si l'on excepte le Coran, ce ne sont jamais que six ou sept ouvrages ou auteurs qui reviennent sans cesse, cités plus de 100 fois : Mir-Khavand (Mirkhond), Khondamir, Al-Zamakhshari, Qazwini, Hussein Vaez, tous auteurs de sommes historiques, biographiques, religieuses, ou géographiques.

En tête de liste vient un ouvrage rédigé en arabe par un Turc, le célèbre Katib Tchelebi, ou Hadji Khalifa, historiographe à la cour ottomane : une somme bibliographique monumentale qui ne compte pas moins de 14 500 titres et constitue la source principale de d'Herbelot et sans doute même l'original sur lequel il s'appuie. Et qui constitue donc la source principale du savoir européen classique sur l'Orient, et principalement l'Orient musulman : il est mort en 1609 et mort en 1657, presque un contemporain de d'Herbelot.

L'édition définitive de la *Bibliothèque Orientale* n'est pas assumée par l'auteur, décédé depuis deux ans, mais par un autre orientaliste de renom, Antoine Galland. C'est justice car il a initié ce projet.

Lors de son deuxième séjour à Constantinople où il passe cinq ans, Galland, employé à de petits travaux par le nouvel ambassadeur, profite de tout son temps libre pour chercher des manuscrits et se livrer à des travaux d'érudition. En particulier, à la traduction partielle d'un ouvrage contemporain d'histoire, qui est envoyée à Colbert en octobre 1682, sous le nom de *Catalogue des histoires de Hadji Halifa*. Cette traduction donne selon lui,

« l'idée tout entière de l'histoire mahométane depuis le commencement de l'hégire jusqu'à présent, où l'on trouverait bien des choses, qui ont été inconnues jusqu'à présent dans l'Europe, de l'histoire de la Grande Tartarie, des Indes, de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte et de l'Afrique ».

Pendant ce temps à Paris, Barthélemy d'Herbelot, a reçu le manuscrit de Colbert, l'a fait recopier pour son usage personnel et a commencé à rédiger une *Bibliothèque Orientale*. Lorsque Galland rentre en France, il abandonne le projet avec bon sens, à son ami. Et deux ans après le décès de Barthélemy d'Herbelot, il assume la publication de l'ouvrage, et en rédige la préface.

La *Bibliothèque Orientale*, c'est donc l'état du savoir sur l'Orient de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est le dictionnaire de toutes les connaissances de l'époque classique sur ce qu'on appelle l'Orient, à savoir les trois empires musulmans, l'Empire ottoman, la Perse et l'Inde « moghole ». Et pendant pas mal de temps cette identification va imprégner les esprits et l'épistémè orientaliste en cours de constitution.

Le nom de Barthélemy d'Herbelot est aujourd'hui largement inconnu – hormis de quelques spécialistes -, alors que Antoine Galland est encore connu pour le rôle qu'a joué sa traduction des *Mille et une nuits* dans l'orientalisme littéraire (en particulier pour Jean de la Fontaine).

## L'orientalisme moderne ou institutionnel : Antoine Sylvestre de Sacy

---

<sup>2</sup> Par exemple, à l'entrée « Al Coran », on dispose de quelques pages détaillées sur l'origine du livre, son histoire, et les positions différences voire antagonistes des musulmans sur le statut du livre, la question du texte « original » etc... L'essentiel de la doxa musulmane est présenté dans cet article particulièrement instructif.

Le siècle suivant va se libérer de l'héritage de Barthélemy d'Herbelot tout en en restant tributaire.

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, la dissociation entre l'étude orientaliste et l'herméneutique des textes sacrés fut un des traits saillants des Lumières. Deux facteurs y contribuèrent. D'abord le rejet du christianisme par les précurseurs de la Révolution. Ensuite ce qu'on va appeler « les Lettres orientales », avec la célébration de la traduction des *Mille et une Nuits* d'Antoine Galland qui va ensemer dans les esprits la représentation d'un Orient identifiée à une Perse mythique et mythifiée aux couleurs de Schéhérazade, enveloppée dans la poésie pleine de paillettes des contes et des oiseaux Roc ou Phénix, voluptueuse, raffinée et fastueuse. Un pur mythe.

Deux grandes figures de savants dominant le début du XVIII<sup>ème</sup> siècle : Volney et de Sacy.

Le premier, le voyageur érudit, le rationaliste, est un voltairien qui rejette le catholicisme (et le combat), un savant moulé à l'ancienne, héritier de ceux qui l'ont précédé. Il écrit *les Ruines* comme une méditation sur l'utilité de confronter les cultures et les religions, qu'il met sur le même plan. C'est une genèse sociopolitique, qui essaie de rendre compte de l'évolution politique de l'humanité à partir d'une méditation sans grand optimisme sur la condition humaine. Il construit avec ce livre la somme du savoir de son époque sur les religions, dans la mentalité qui est la sienne : celle d'un homme de l'Encyclopédie qui croit au pouvoir moteur de la raison, et investit son savoir dans l'action militante, - clairement antichrétienne. Volney est le digne représentant d'un siècle et il incarne un modèle de savoir qui n'est pas informé par une *rationalité instruite par la – ou une - synthèse*.

En face, on a Antoine Sylvestre de Sacy, l'enseignant, le savant austère, le janséniste fidèle au catholicisme. Il est initié à l'hébreu dès l'âge de douze ans par le bénédictin Dom Berthereau, avant d'apprendre ensuite presque sans maître le syriaque, le chaldéen, le samaritain, puis – avec des maîtres cette fois - le turc, l'arabe et le persan.

On tient de Sacy pour le père fondateur de l'orientalisme. A juste titre : il va assurer presque à lui tout seul la transition avec le siècle précédent et imposer la spécificité de l'orientalisme français. Mais si l'orientalisme français qui lui doit tant est d'abord un orientalisme islamisant, c'est aussi à cause de la personnalité scientifique de son fondateur.

Au-delà de leurs différences de mentalité Volney et de Sacy ne sont pas du même monde scientifique. C'est leur modèle d'érudition qui diffère.

Le modèle de savant qu'incarne de Sacy est d'une autre trempe que celui de Volney. L'homme ouvre une ère nouvelle. Il est l'auteur d'une *Grammaire arabe* à l'usage des élèves de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, marquée par la grammaire de Port-Royal. Sans jamais s'être rendu dans un pays arabe, il va acquérir une connaissance inégalée de la littérature arabe médiévale. Surtout, il imprima à l'Ecole des langues orientales une dimension qui dépassait largement sa vocation annoncée. D'abord, il connaît bien l'Europe, en particulier l'Europe du Nord. Il constate le retard de la France, dû à l'absence de structures institutionnelles qui eussent permis le développement de carrières et la transmission du savoir, toutes choses qui existaient dans l'Europe du Nord. Ce modèle d'orientalisme qu'il a en tête, il entend bien l'introduire en France.

Et il y a réussi. Il a permis et même largement défini le cadre institutionnel qui permit au monde savant d'alors de combler le retard accumulé et surtout, qui permit à la jeune science naissante de s'épanouir comme science et champ d'étude autonome. Comme le dit joliment un autre orientaliste, William Marçais, « il a créé la philologie moderne de l'arabe, jeté les bases de l'islamologie, ouvert les voies où marcha triomphalement après lui l'histoire des peuples musulmans, posé les fondements de l'islamologie ».

Mais s'il a posé les bases de l'islamologie, il l'a fait au prix d'un effacement progressif des textes religieux, à commencer par ceux de la tradition chrétienne, - comme de tous les textes religieux qui y afféraient et en particulier la littérature syriaque dont il va se détourner. De Sacy a lui-même un intérêt scientifique à entériner la séparation entre l'étude biblique et l'étude de l'Orient : son propre champ d'études implique que l'écriture soit évacuée de la production écrite arabe. On ne trouve dans sa bibliothèque que quelques rares exemplaires du Coran, et ils ne sont pas datés.

Cet effacement durable a contribué à l'ignorance actuelle de l'islam de la part de la plupart des Occidentaux, mais aussi à l'ignorance de leur propre tradition religieuse et du texte biblique, comme de la culture araméenne qui en a perpétué la mémoire en terre d'Orient.

Silvestre de Sacy n'a pas initié un travail d'exhumation des « textes fondateurs », qu'il se serait procuré parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale ou qu'il aurait obtenu par son réseau de correspondants établis en Orient : agents diplomatiques, anciens élèves et amis. Il a introduit il est vrai, les écrits d'Ibn Khaldoun. Mais entre ce grand géographe voyageur du XIV<sup>ème</sup> siècle et le Molla Hussein Vaëz mort en 1505, la distance temporelle n'est pas flagrante.

### **De l'effacement des Ecritures à celui de l'écriture coranique**

L'œuvre de Silvestre de Sacy a été vue par Edward Saïd comme une entreprise de fragmentation réductrice de l'Orient. On la décrit aujourd'hui comme une vaste exploration du patrimoine « arabe », ancrée dans la connaissance héritée des Temps modernes, et largement tournée vers la langue, l'histoire et la littérature.

Le problème vient précisément de ce terme « arabe », consacrée par l'usage. Il est totalement impropre et il a contribué très largement à cette représentation gauchie voire faussée de l'islam dont nous avons héritée.

En réalité, ce que de Sacy – et ses collaborateurs ont exploré - c'est le patrimoine de l'Orient « islamisé ». La domination de ce que nous appelons *l'Orient* par l'islam s'est faite à partir de la conquête des quatre grandes régions du monde antique les plus civilisées et les plus hautement significatives : la Syrie, l'Egypte, la Mésopotamie et enfin l'Iran, autrement dit la Perse. Cette domination politique a commencé par une domination militaire et violente. L'accès au plateau iranien est forcé à la bataille de Nihavend, et le dernier souverain perse sassanide Yezdegird trouve la mort en 651. En un siècle, ces Arabes de l'islam, issus du désert, ces Bédouins, désormais devenus force politique et militaire, submergent l'Iran, occupent l'Asie centrale, enlèvent le Maghreb, et enfin l'Espagne. Les Francs les arrêtent à Poitiers. Ils sont contenus quelques temps par les Byzantins. Et par les Chinois. C'est la haute culture de ces quatre grandes régions que sont l'Egypte, la Syrie et la Mésopotamie et la Perse qu'ils vont absorber, avant de s'endormir sous le joug du dogme musulman et tomber au pouvoir des Seldjoukides puis des Ottomans.

C'est cet orient multiséculaire qui restera caché aux yeux des Français et du monde savant du XVIII<sup>ème</sup> siècle sous les paillettes et les voiles de la Perse islamisée. Et cinquante ans plus tard, lorsque l'Allemagne aura pour l'Inde les yeux de Chimène, l'Orient s'enveloppera sous les fastes de l'Inde védique et avestique. Comme objet culturel, pour des savants en chambre qui ne connaissent pas le régime musulman, l'islam va devenir le support de bien des exercices d'érudition. Pour ceux qui vivent sous son joug, en particulier, ceux qui ne partagent pas la religion, il en est tout autrement comme on le découvre aujourd'hui.

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, beaucoup d'allemands ont compté parmi les élèves de Sylvestre de Sacy, attirés par la réputation de Paris en matière d'études orientales et recommandés au maître par un membre de son réseau. Ils s'adonnent aux études arabes, y ajoutent selon les cas le persan, le turc ou le sanscrit. Ils fréquentent aussi les collections de la Bibliothèque nationale à la recherche d'un manuscrit arabe qu'ils vont traduire et commenter en latin : première publication scientifique qui les qualifie pour occuper un poste dans une université allemande

Parmi ces élèves, Franz Bopp, qu'on tient pour le fondateur de la grammaire comparée.

Le phénomène coranique, comme on l'appelle pudiquement, va lui-aussi faire l'objet de cet effacement. Cet « Al coran » qui fonde la religion qui s'est imposée à une bonne partie du monde civilisé, d'où vient-il ? Dans quelles conditions a-t-il été rédigé ? De quand datent les premiers exemplaires du texte ? On ne trouve mention d'aucune de ces questions. Le savoir des « Arabes » sur la question est admis comme tel, sans examen. Aujourd'hui encore...

Le geste majeur de Barthélemy d'Herbelot et de l'orientalisme naissant est celui de collationner : c'est un effort immense et qu'il faut saluer. C'est Antoine Galland qui nous donne quelques indications dans la préface de la Bibliothèque sur la question du texte coranique :

« L'Alcoran qui est souvent cité, y est paraphrasé ou expliqué par les auteurs les plus authentiques, et particulièrement par Huffin Vaëz, qui l'a paraphrasé et commenté en Persien, que M. d'Herbelot n'a pas tant affecté de citer plus souvent que les autres, parce qu'il l'avait dans sa Bibliothèque, que parce qu'il lui a paru plus raisonnable ».

Autrement dit le Coran dont dispose l'orientaliste est un Coran annoté par un auteur persan mort en 1505. Deux myopies vont obscurcir le jugement occidental sur l'islam : d'abord l'idée selon laquelle la culture et l'érudition d'une « civilisation islamique » viendraient d'un monde « arabe » alors qu'elle vient d'un monde islamisé, et islamisé de force ; ensuite l'identification entre ce « monde arabe » et le monde musulman d'où découle l'emploi de termes impropres renforcés par l'usage comme « monde islamique » en lieu et place de « monde islamisé »<sup>3</sup>.

Le poids de la littérature, toute la merveilleuse poésie « arabe » des *Mille et une nuits*, va se greffer sur cette *épistémè* en cours de constitution.

*Les Mille et une Nuits* sont des contes et légendes issues de l'Inde, mais portées par les voyageurs arabes qui s'ennuyaient pendant les longs trajets en mer. Et qui les ont inévitablement enveloppés dans les voiles de leur propre culture. Ces contes témoignent surtout de la capacité de l'islam à s'approprier les richesses culturelles des élites des peuples soumis.

La langue arabe elle-même a une histoire. Elle n'est pas écrite d'abord avec l'alphabet que nous connaissons, mais avec celui d'autres peuples : les Sabéens, puis les Nabatéens (qui utilisent une variété d'araméen). Cette forme archaïque est pourtant appelée, assez improprement, le « vieil arabe ». Ce n'est qu'au VI<sup>ème</sup> siècle après J.C. qu'apparaît une écriture propre qui devient peu à peu l'alphabet arabe. C'est cet alphabet que l'état musulman, fondé en 622 par Mahomet à Médine, adoptera, essentiellement pour des raisons politiques.

Selon toute vraisemblance, cette écriture a été élaborée par les Arabes chrétiens de la vallée de l'Euphrate, vers la fin du V<sup>ème</sup> siècle. Le plus ancien texte dans cette écriture date de 512 et complète l'inscription dédiée à saint Serge, rédigée en grec et en syriaque. L'alphabet arabe descend donc d'une écriture syrienne, dont le modèle reste encore discuté (soit dérivé d'un alphabet syriaque, soit développement d'un alphabet nabatéen). Vingt-cinq ans après la mort du prophète, les Omeyyades qui avaient animé la résistance de la Mecque à cette nouvelle religion s'en emparent. Dame, ils en voient les avantages.

Il faudra patienter encore cinquante ans, et attendre les découvertes qui vont reconfigurer le visage de l'orientalisme savant.

## **La découverte du Zend Avesta**

La vieille religion iranienne – celle de ceux qu'on appelle les Guèbres – autrement dit le Mazdéisme ancien, terriblement persécuté sous ceux qu'on appelle les grands Kouchans, puis par l'islam a survécu en Iran, mais aussi en Inde, où les communautés se sont exilées pour fuir les persécutions. La figure entre mythe et légende de Zoroastre a continué cependant de travailler l'imaginaire européen.

En 1723, un Parsi de Surate offre un manuscrit à un marchand anglais, qui le fait parvenir à la bibliothèque bodléienne d'Oxford. Où globalement, il est oublié.

En 1773, un jeune breton impétueux, Anquetil-Duperron découvre ce manuscrit. Il a vingt ans et rêve la découverte des textes inconnus qui renferment en substance les dogmes de la religion de Zoroastre et de celle des Brahmanes, qu'il ne distingue pas nettement il étudie le calque de ce manuscrit avestique à la Bibliothèque du Roi avant de s'embarquer pour Pondichéry avec des compagnons d'armes recrutés dans les prisons. Il traverse à pied, à grand-peine et à grand risque une Inde déchirée par la guerre franco-anglaise, son paquet sous le bras, — deux chemises et quelques livres, dont une bible en hébreu. Une incroyable Odyssée de plusieurs milliers de kilomètres tout au long des côtes de l'Inde, de la côte de Coromandel, jusqu'à Surate où il rencontre enfin les parsis, apprend la langue auprès d'un « destour » (un prêtre ou docteur) de la religion des Parsis et s'initie à leurs traditions.

---

<sup>3</sup> Les termes sont importants, islamique implique un état, « islamisé » implique un processus.

Quand il rentre en France, il dépose à la Bibliothèque du roi non pas le *Zend-Avesta* comme il le croit, mais une sorte de « paraphrase » de morceaux choisis extraits et assemblés pour les besoins de deux anthologies liturgiques distinctes.

On n'y comprend peut-être toujours pas grand-chose, mais le fait est décisif : c'est la première fois qu'un texte sacré de l'hindouisme, fût-ce dans une version approximative, est révélé à l'Europe savante.

Le travail sera disqualifié par l'orientaliste anglais William Jones, qui contribua à révéler le sanscrit au monde savant, et qui vit à Calcutta. L'intelligentsia parisienne toujours formidablement éclairée suivra l'Anglais. Le livre d'Anquetil-Duperron ne se vendra pas et ne sera jamais réédité.

De cette improbable odyssée, il va rédiger le récit, quelques cinq cents pages pleines de détails et d'informations précieuses. Dont l'existence attestée d'une communauté de chrétiens, dit « de saint Thomas », parce qu'une longue tradition orale atteste que leur Eglise a été fondée par l'Apôtre lui-même. Anquetil les a rencontrés, et a répercuté dans son récit toutes les informations qui lui ont été communiquées.

Trente ans plus tard, en 1801, l'homme a vieilli mais n'a pas cessé de travailler, et il publie à Strasbourg, une traduction latine des *Upanishads*, sous le titre *Oupnek'hat*. C'est le moment où l'Allemagne, avec ravissement et dans des cris d'extase, découvre l'Inde. L'orientalisme européen commence alors de se reconfigurer autour de la découverte du sanscrit, et il va trouver en France, où l'enseignement de la langue arabe s'est sécularisé, les conditions propices au renouvellement de la philologie orientaliste. Mais ce renouvellement se fera en décrochant tout un pan de l'histoire de l'Orient, celui qui touche la longue histoire du syriaque, et avant le syriaque celle de l'araméen.

Le modèle « philologique » installé et promu par de Sacy a commencé de porter ses fruits et la prodigieuse séduction qu'exercent ces « pôles » de l'Orient mythifiées, la Perse (et plus tard l'Inde), va écartier tout un patrimoine, de langue syriaque, chaldaïque et samaritaine, qui ne fera l'objet que de quelques rares mémoires<sup>4</sup>, vite oubliés. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, une fois que l'Inde se sera imposée comme nouvel Orient et que l'exégèse allemande rationaliste aura fait le reste, tout un pan d'histoire lié à l'araméen sera occulté et le refoulement des Ecritures hors de la sphère du savoir savant, institutionnel, rationnel va s'imposer massivement.

La philosophie allemande va jouer un rôle majeur dans ce mouvement d'appropriation de cet orient emblématisé par l'Inde, « institutrice de l'humanité », chaudron mythique etc...

## Les nouveaux gnosticisimes

Schopenhauer va lire la traduction latine des *Upanishads* et y donner une caution et une audience inattendue, en bramant à qui veut l'entendre que dans le monde entier, il n'y avait pas de lecture aussi bienfaisante et aussi élevée... qu'elle avait été la consolation de sa vie et qu'elle serait celle de sa mort. C'est devant lui que l'humanité se divise désormais en dormeurs et en initiés, en « hommes ordinaires » et en « génies ». Le philosophe aura une influence philosophique immense. Emerson, d'abord, et surtout Freud qui ne cite pas volontiers – comme Kant d'ailleurs - a fait exception pour celui-là. Tout un courant gnostique va trouver là un nouvel enracinement et sans doute un nouveau souffle.

Nietzsche qui reconnaissait Schopenhauer pour son maître trouvera fort piquant de son propre aveu, de mettre l'expression de l'immoralisme dans la bouche du premier moraliste, ce Zoroastre légendaire, celui qui, bien avant Héraclite, considéra le conflit entre le bien et le mal comme le moteur des choses. Il y a une « clé schopenhauerienne du paysage littéraire européen ». A partir des années 1870, il a été la grande inspiration des créateurs. L'art occidental en effet, a constitué l'un des meilleurs relais d'une forme de bouddhisme, religion dont on ne savait à peu près rien dans les années 1800, mais qui va pénétrer progressivement dans l'*orbis religiosum* des Européens, et sans doute aussi sans leur *orbis spiritualis*.

Désormais entre l'Inde et l'Allemagne, une parenté philosophico-spirituelle sera établie, revendiquée, assumée... Il faudra juste un petit peu de patience pour que les fruits apparaissent. Des fruits mauvais...

---

<sup>4</sup> C'est ainsi que de Sacy est l'auteur d'un *Mémoire sur l'état actuel des Samaritains*, publié en 1812.

Science des puissances coloniales d'abord, - la France et l'Angleterre essentiellement - l'orientalisme va très vite se transférer en Allemagne qui va se spécialiser dans le passé de l'Orient. Là où les Anglais sont surtout indianistes, les Français arabisants ou sémitisants, les Allemands, eux, vont devenir pleinement « orientalistes » et même prouver qu'ils sont les plus grands orientalistes en Occident. Dans des Etats allemands sans ambitions impériales, sans lien avec l'Inde, la science orientaliste va devenir un puissant instrument que les auteurs nationalistes et romantiques du XIXe siècle vont ensuite exploiter. En 1833, James Darmesteter, professeur de persan au Collège de France, pouvait dire que l'Allemagne était devenue « le grand laboratoire des études orientales ». L'orientalisme va résulter alors d'une revitalisation extrême de la théologie historiciste tant chrétienne que juive. C'est la recherche philologique et linguistique qui constitua la voie d'accès privilégiée des orientalistes allemands. La plupart des érudits du 18e siècle étaient des philologues bibliques, ayant étudié l'arabe et le syriaque afin d'interpréter les Ecritures. Mais ce ne seront pas des théologiens orientalistes qui occuperont les premières chaires d'études orientales, ce seront des professeurs formés à Paris. Tandis qu'en France, l'orientalisme fut investi par des non-croyants ou par des hommes qui sans renier la foi catholique en semblaient détachés, - et le plus souvent l'étaient ou s'ils ne l'étaient pas s'en détachèrent alors - en Allemagne le champ d'études orientalistes se libéra beaucoup plus tardivement des questions religieuses. L'insistance que la Réforme – qui avait aussi éloigné les philosophes allemands de la latinité - avait donnée à l'étude de l'Ancien testament entre largement dans cette structuration. Imbus de rationalisme, bien des savants allemands se consacrèrent désormais à l'étude des textes religieux sans but apologétique – ou exégétique. La génération suivante se donna pour tâche de transposer la nouvelle science orientaliste pour une compréhension plus complète de l'histoire et de la phénoménologie de la religion. Devenue dès les années 1810, le grand laboratoire des études indiennes, l'Allemagne puisa dans la caverne d'Ali Baba qu'est l'Inde le matériau pour son énergique réinterprétation de l'histoire. On saluait la découverte de la culture indienne avec des cris d'extase : elle était le berceau des races humaines, le berceau de toutes les philosophies, de toutes les métaphysiques. Le berceau de toutes les langues aussi, avec la découverte du sanscrit qui supplante l'hébreu et est élevée à la dignité de « langue-mère ». Tandis que l'Inde devient « l'institutrice de l'humanité ».

### **Orientalisme contre hellénistes**

En réalité, deux systèmes référentiels vont entrer progressivement en concurrence, deux grandes sources culturelles : l'Orient – et le soleil du Védisme très vite occulté par celui du bouddhisme – et l'héritage occidental. Sur fond d'idées gnostiques dont l'Allemagne et toute sa philosophie vont progressivement s'imprégner, et qui seront diffusées avec largesse, la Bible va faire l'objet d'une disqualification progressive. Les premiers feux sont ouverts par Schlegel qui attribue aux Indous et aux Zoroastriens une vision métaphysique proche de celle du christianisme. Il prétendit même démontrer que leur conception de Dieu était analogue à celle de l'église catholique romaine.

L'orientalisme ne s'est pas imposé massivement, du moins pas dans les institutions. Il a rencontré de lourdes résistances. La résistance à cette poussée orientalisante va venir des hellénistes.

Deux « courants » travaillent le corps intellectuel de l'Europe et en particulier de l'Allemagne : ce qu'on va appeler l'orientalisme, et ce qu'on appelle traditionnellement l'hellénisme, qui va devenir quelques années plus tard : le « classicisme ». Même Franz Bopp, au début des années 1810, trouvait difficile de se focaliser sur le sanscrit, non seulement en raison de la rareté des textes, mais parce que tout autre champ d'étude que le grec était tenu comme un péché contre la critique scientifique. C'est qu'il était difficile d'obtenir une place de pasteur ou de professeur de lycée si on choisissait d'apprendre le sanscrit. Etre un orientaliste revenait à ne pas être un classique et donc à rester obscur ou iconoclaste.

Dès 1820, l'Allemagne vit dans une sorte de dimorphisme disciplinaire, avec des classicistes d'un côté et des orientalistes de l'autre. Tout érudit qui eût tenté de passer d'un camp à l'autre était ridiculisé<sup>5</sup>. Dans

---

<sup>5</sup> L'Angleterre aussi fut partagée un moment entre anglicistes et orientalistes. La bataille fut gagnée en 1835 lorsque Macaulay, niant l'utilité de toute compréhension de la culture indienne, décidait que la langue anglaise s'imposerait comme l'intermédiaire d'où l'Inde recevrait les bénéfices de la connaissance moderne.

les années 1860 on considérait encore le sanscrit comme un apprentissage superflu et une connaissance sans utilité.

L'orientalisme resta donc, malgré l'engouement qu'il avait suscité, le parent pauvre. Quelques mentors de grande envergure, comme Alexandre de Humboldt et Christian Bunsen vinrent au secours des orientalistes mais les emplois restaient rares. Il fallait donner des garanties de sérieux, on évitait soigneusement les « grandes fresques » et les questions d'origines qui auraient pu provoquer la critique des classiques pour se concentrer sur l'étude d'une langue particulière en s'attachant lourdement à éclaircir le maquis grammatical. La plupart des orientalistes partageaient le préjugé philhellène. Ils étaient par ailleurs obsédés par le problème de l'insertion de textes indiens ou chinois dans des chronologies occidentales. Or, il était extrêmement difficile de séparer le mythe de l'histoire non seulement dans l'Ancien Testament mais aussi dans les épopées indiennes ; les dates de la vie de Bouddha ou de la naissance du mazdéisme variaient considérablement.

L'ère du positivisme exacerbé fut ensuite une période de solitude pour les orientalistes. La recherche – donc les postes et l'argent – se concentra sur des sujets ne contestant pas la prévalence grécophile des interprétations de l'histoire ou des normes esthétiques.

Ce n'est que progressivement que des projets de collecte, d'édition, de traduction et de déchiffrement créèrent les conditions d'apparition d'un champ nouveau et plus assuré.

C'est donc avec cet arrière-plan général qu'en 1833, Eugène Burnouf reprend le dossier du Zend-Avesta. Il va faire fructifier ces premiers travaux d'Anquetil-Duperron et éclairer « les ténèbres dans lesquelles il les a laissés ». Burnouf fait partie de la génération de la « grammaire comparée » et il fait d'abord œuvre de linguiste et de philologue. Grâce à lui, le « zend », en tant que langue ouvre son mystère. Avec Rémusat, qui publie le voyage du pèlerin chinois *Foé Koué Ki*, il inaugure les premières investigations sur le bouddhisme.

Ils disposent pour cela de textes singhalais et tibétains, dus à la générosité d'un consul anglais...

Mais ce sont les « inscriptions persépolitaines » qui vont remodeler le visage de l'Orient tel qu'il apparaît dans la sphère savante de l'occident.

## **L'invention de l'Assyriologie**

A compter des années 1802, une nouvelle région de l'orientalisme se met progressivement en place. Elle a d'abord un problème et un seul : le déchiffrement d'une écriture. Le « cunéiforme » sera le gros problème de l'Assyriologie naissante qui mettra plus de quarante ans à s'imposer et dont la date de naissance « officielle », si ce mot a un sens ici, est l'année 1857, quand enfin le cunéiforme est déchiffré.

En réalité, avec l'Assyrie, c'est la mémoire la plus ancienne de l'humanité qui refait surface : c'est Sumer, Babylone, et la Chaldée.

Et c'est à Ur, en Chaldée, qu'un jour la voix de la Promesse se fait entendre.

En 1590, avait paru un ouvrage intitulé *De regio Persarum principatu libri tres*, sous la plume du Président Barnabé Brisson, éminent juriste très apprécié du roi Henri III. Les trois livres en question sont consacrés exclusivement à ce que l'on appellerait le droit public et le droit privé : le roi et la vie du palais, les cultes et la religion, les institutions militaires.

Mais on connaît aussi les Perses par l'autre tradition qui donne un accès écrit aux civilisations du Proche-Orient, à savoir certains livres de la tradition biblique, cités eux aussi par Brisson, plus particulièrement *Esdras*, *Néhémie*, et *Esther*. A cela s'ajoutent ensuite les récits et rapports publiés par les voyageurs européens qui, entre le XVI<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècle se rendirent en grand nombre en Perse. Souvent dessinateurs ou accompagnés d'artistes, ils sont les premiers à rapporter descriptions et dessins, parfois fantaisistes, y compris des reproductions de curieuses inscriptions, qu'ils avaient relevées à Pasargades et à Persépolis en une écriture que l'on baptisa alors « persépolitaine ». Thomas Hyde, qui publie en 1700 à Oxford un essai sur la religion des anciens Perses, fut le premier à proposer le terme « cunéiforme ».

L'histoire des anciens Perses, au cours des XVI<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, avait pris une avance et un ascendant certains sur l'histoire alors pratiquement impénétrable des Assyriens et des Babyloniens.

Le Danemark se lance aussi dans l'aventure. On doit aux rares survivants d'une première expédition organisée par le Danemark d'avoir rapporté des inscriptions *persépolitaines*. Le Danois Friedrich Münter (1761-1830) et les Allemands Carsten Niebuhr (1733-1815) et Oluf Tychsen (1734-1815) furent des précurseurs.

Mais on ne pouvait pas en faire grand-chose : on n'y comprenait rien.

Jusqu'à ce qu'en 1802, un allemand, Georg Friedrich Grotefend établisse un premier alphabet qui permit de lire les noms des rois perses. Il réussit à identifier 10 signes de l'écriture cunéiforme perse en se basant sur les formes des noms telles qu'elles étaient transcrites dans l'*Avesta*. Son exposé allait constituer la base de débats qui allaient durer quarante ans entre une poignée de spécialistes : Christian Lassen, Eugène Burnouf et Henry Rawlinson. Auquel il faut ajouter J. Oppert.

Dès 1803, Burnouf se mit au travail et parvint à traduire à l'aide du sanscrit et du zend deux longues inscriptions, l'une de Darius, l'autre de Xerxès, trouvées près de Hamada. Son ami Lassen étendit ses recherches à d'autres inscriptions et donna par ailleurs le catalogue des satrapies de l'empire persan, d'après une inscription de Darius.

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, le Proche et Moyen-Orient commencèrent à exciter les convoitises de la France et du Royaume-Uni. En 1842, un gouverneur français nommé Paul-Émile Botta mit au jour l'un des plus importants palais de la civilisation mésopotamienne : le palais de Khorsabad. Au risque de se rompre les os, un Anglais, le major Rawlinson copia la grande inscription de Darius, dite de Behistun (du nom du rocher), qui contient l'histoire des premières années de ce règne. A compter de 1835, il s'attaqua aux inscriptions dites « persépolitaines » gravées en trois langues : en vieux-perse, en élamite (on disait alors « scythique ») et en babylonien. En 1846, il publia une traduction du texte vieux-perse.

On s'attaqua alors au second compartiment. Un savant orientaliste danois, Westergaard, rapporta des inscriptions nouvelles et put établir le deuxième alphabet. On débattit beaucoup sur le nom de cet alphabet... Il revint à Julius Oppert d'établir qu'il s'agissait d'une langue médique, ni sémitique, ni arienne, mais « touranienne », autrement dit « altaïque ». L'affaire fut controversée...

Quant au troisième compartiment, saint Martin leur avait donné le nom d' « Assyriennes ».

Les assyriologues d'alors s'intéressent prioritairement à ce qu'ils appellent les « hautes époques ». La chute de Babylone devant Cyrus, en 539, représente la fin de l'histoire mésopotamienne. Au-delà s'ouvre une nouvelle ère qui ne relève d'aucune discipline clairement identifiée, et qui ne relève pas de l'Assyriologie.

Mais le monde ancien qui précède la Perse de Darius revient malgré tout dans la sphère de l'Europe : la Chaldée, et au-delà de la Chaldée, Sumer. La Mésopotamie...

Les découvertes documentaires datées de la période achéménide n'étaient pas limitées à la Perse, à la Médie et à la Susiane. Elles s'étendaient à la Phénicie, (le sarcophage inscrit d'Ešmunazzar de Sidon), à l'Asie Mineure - (l'inscription grecque connue sous le nom de *Lettre de Darius à Gadatas*)-, à l'Égypte - les stèles quadrilingues du canal réouvert par Darius entre le Nil et la mer Rouge- ; ou encore, en Babylonie, le *Cylindre de Cyrus*, la *Chronique de Nabonide*, les archives de la maison d'affaires des Murāšu...

Les tablettes cunéiformes consacrées au Déluge par exemple, découvertes par George Smith en 1871, feront sensation à la fois auprès des orientalistes et dans la presse populaire. Elles seront suivies par la mise au jour des lettres de Tell-el-Amarna, découvertes en 1886, qui témoignaient de la puissance des Assyriens et des Hittites comparés aux Égyptiens mieux connus ; puis vinrent les temples de Babylone et d'Assur, les objets minoens de Crète, et enfin, les cinq expéditions en Asie centrale d'Aurel Stein à Paul Pelliot.

On commença d'admettre – à grand-peine - que sans doute la Grèce, et son point culminant, Alexandre - n'était pas le cœur et le sommet de l'histoire du monde, mais ce fut au prix de l'oubli et du refoulement d'une réalité : celle de la christianisation de l'Asie. Obnubilée par les religions orientales, et en particulier par le bouddhisme, les occidentaux devinrent incapables d'imaginer que l'Asie avait pu faire l'objet d'une évangélisation. Pas plus qu'ils ne purent imaginer que dans cette histoire de l'Asie, le monde juif ait pu jouer un rôle actif.

Les perspectives resteront les mêmes. Avec dans l'entre-deux-guerres, une opposition qui va s'établir entre un Orient largement imaginé et un Occident dont on annonçait le déclin.

Formés à la philologie classique, les historiens de l'Antiquité seront incapables d'évaluer non seulement le rôle unique des anciennes cultures de l'Orient mais le rôle unique du christianisme dans les terres d'Asie. Leur compréhension des connexions globales, détruite par leur préférence pour la Grèce, sera rendue impossible par leur vision des religions de l'Inde ou de l'Iran, et surtout par leur représentation d'un bouddhisme source de sagesse, religion de la paix, et invinciblement liée à l'Asie.

Les générations qui ont suivi ont grandi les unes à la suite des autres en héritant de ces myopies successives. L'idée (qui aurait pu être modifiée par toutes les découvertes successives) selon laquelle l'histoire égyptienne, assyro-babylonienne, iranienne et autres constituait un ensemble indistinct prévalut contre celle d'une histoire du monde « articulée » où le christianisme aurait joué un rôle décisif, en Orient comme en Occident.

Pourtant, les découvertes ne manquaient pas...

### De nouvelles découvertes

En 1878 et 1879, Charles Clermont-Ganneau fit paraître une étude très novatrice sur un petit groupe de papyri araméens trouvés en Égypte dans laquelle il démontrait qu'ils avaient été rédigés à l'époque de la domination achéménide.

En 546, on s'en souvient, les armées de Cyrus et de ses généraux s'emparent de Sardes et intègrent l'Asie mineure occidentale dans l'empire en formation. L'Assyrie s'effondre. Les Achéménides, c'est l'empire fondé par Cyrus, et prolongé par Darius, brisé par le raid d'Alexandre. Il s'appuie sur une caractéristique linguistique et administrative. « La grande fortune de l'aramaïsme date de l'avènement des Achéménides » et du vaste empire que cette puissance a couvert de son « réseau » administratif annonce Clermont-Ganneau,

En réalité, l'araméen comme *lingua franca* est bien antérieur à l'empire fondé par Cyrus. En proférant que « Perse et araméen sont deux mots qui marchent de conserve » il dit quelque chose de vrai mais de partiel. L'araméen marche de conserve avec toute l'histoire ancienne. Dans une étude publiée en 1879, à partir de gloses lues sur des tablettes cunéiformes publiées par Rawlinson, Theodor Nöldeke apporte un correctif sur cet usage administratif de l'araméen, qu'il atteste quant à lui dès l'époque néo-assyrienne.

On n'ira pas au-delà...

Même lorsqu'on va découvrir de nouvelles inscriptions<sup>6</sup>, dans une vaste zone qui correspond à l'empire mal connu des Parthes, - découvertes qui témoignent que la langue du Christ a représenté une « *lingua franca* » dans une Asie traversé par les grandes routes de la soie-, on n'en tirera toujours pas grand-chose : quelques articles de linguistique un peu spécialisés.

Si l'araméen en tant que langue ancienne va pénétrer de nouveau dans la sphère de la recherche occidentale sur l'Orient, ce sera à la marge, et cela le restera. Alors que l'histoire du monde hellénistique ne saurait être disjointe du contexte de l'histoire proche-orientale sur la longue durée. Comprendre l'organisation fondamentale du grand empire perse c'est comprendre les spécificités des régimes de chacune des satrapies perses et, en particulier, des satrapies micrasiatiques et syriennes, y compris la Judée, des tribus arabes, des cités phéniciennes et des États-temples de Syrie septentrionale et des confins de l'Asie Mineure. Mais aussi des anciens centres du pouvoir, l'Assyrie et la Babylonie. Autrement dit la *koinè* culturelle hellénistique s'est développée à partir d'un substrat et d'une dynamique qui lui est largement antérieure.

---

<sup>6</sup>André Dupont-Sommer « La collection des ostraka (tessons de poterie) araméens recueillis par Clermont-Ganneau à Eléphantine », 1948. Ces *ostrakas* sont soit des inscriptions bilingues indo-araméens, soit gréco-araméen, soit des inscriptions en araméen. Voir aussi d'Emile Benveniste : « une inscription araméenne d'Açoka provenant de Kandahar », 1966. Ce qui signifie que l'aire d'extension de l'araméen s'étendait jusque dans l'empire Kouchan et donc la Bactriane, que l'on tient pour hellénisée (les historiens parlent des *gréco-bactriens*).

En 1933-34 et 1936-38 la mission américaine de Persépolis en 1933-34 et 1936-38 découvre des milliers et milliers de tablettes élamites. Datés majoritairement des règnes de Darius et de Xerxès, ces documents ont révélé d'un coup que l'empire achéménide entretenait des liens génétiques étroits avec les royaumes syro-mésopotamiens des deux millénaires passés.

Les efforts de deux savants de l'*Oriental Institute*, Georges C. Cameron et Richard T. Hallock ont permis la publication partielle de ces documents. Mis à part une tablette datée de l'époque néo-assyrienne, une autre de l'époque néo-babylonienne, l'arc chronologique des documents s'étend entre l'époque achéménide et l'époque parthe, soit sur quatre siècles, entre 464 et 61 av. Jésus Christ. Rédigées journalièrement par ces spécialistes de l'observation régulière qu'on appelle les Chaldéens, elles portent mention des mouvements des planètes mis parfois en rapport avec un événement politique concomitant (par exemple la défaite de Darius III, ou la mort d'Alexandre le Grand), de la hauteur des eaux de l'Euphrate, des conditions météorologiques, ainsi qu'un relevé des prix de cinq produits de première nécessité sur le marché de Babylone.

Incluse dans un continuum qui peut aller de l'âge du Bronze à la période romaine et/ou à l'époque parthe, voire à l'époque byzantine, la période perse n'a de sens que dans cette longue histoire et les Achéménides se présentent bien comme des héritiers de ces Chaldéens, qui sont la préhistoire de la science et qui ont mis en place les premiers un immense réseau mésopotamien ouvert à toute l'Eurasie, autrement dit, ouvert à l'Est, vers l'Orient, à l'Ouest, vers l'Occident.

L'une de ces grandes langues « princes » de ce réseau, c'est l'araméen, que les Achéménides choisirent comme langue de chancellerie, et après eux, les Parthes.

## Les Araméens

Ces Araméens sont des sémites qui font irruption du désert, à la conquête des terres fertiles de la Mésopotamie et de la Syrie. Ils vont partout s'installant, s'emparant du pouvoir, créant de petits royaumes.

En face, il y a l'Assyrie : l'empire de la guerre, de la force, de la puissance : les « hitlériens du monde antique<sup>7</sup> ». Dès que l'Assyrie se réveille, les petits royaumes araméens disparaissent les uns après les autres. Mais ils laissent au monde leur langue et leurs dieux.

Cette langue, les Assyriens vont l'adopter. Sur plusieurs documents figurés d'origine araméenne, notamment sur l'une des fresques de Til-barsid, on voit représentés l'un près de l'autre un scribe assyrien qui écrit sur une tablette, et un scribe araméen qui écrit sur une feuille de parchemin ou de papyrus (IX et XIII<sup>e</sup> siècle. Mais ce qu'ils instituent, ce n'est pas un araméen dialectal proprement mésopotamien mais l'araméen commun. Quoi qu'il en soit, un corps de scribes araméens était officiellement constitué dans l'administration assyrienne.

En 632 avant J.C., les Assyriens disparaissent de la face de la terre. Monte alors une puissance nouvelle, les Achéménides, dont le grand nom est Darius, Darius *le grand* ! Avec eux, la race iranienne devient « la race impériale de l'Asie » selon la formule de Roman Ghirshman. La pièce la plus célèbre de la glyptique achéménide appartenait à Darius le grand: elle est inscrite à son nom et porte un texte rédigé en trois langues.

En fait d'organisation politique, la Grèce ne s'élève guère au-dessus de la *polis* : l'Etat y reste la Cité. Les Perses élaborent quant à eux un organisme qui, dans son unité, englobe des pays de races et de culture diverses, réunis par les rouages d'une administration vaste ; et surtout, surtout, ces peuples sont protégés par une armée puissante contre les dominations étrangères (surtout contre la menace persistante des nomades du Nord et de l'Est). Cet empire qui reste guerrier, est pourtant animé d'une volonté d'association plus que de la soif de domination si caractéristique de l'Assyrie. Il exerce toujours une puissante fascination.

Les Achéménides vont eux aussi faire le choix linguistique de l'araméen. Pour des raisons sans doute un petit peu différentes de celles qui ont motivés les Assyriens, et choix plus conscient semble-t-il.

---

<sup>7</sup> La formule est de René Grousset.

L'invention de l'écriture cunéiforme pour exprimer le vieux perse remonte au moins à Teipsés (ce qu'atteste la tablette en or de son fils Ariaramne).

Au moment de la transformation du petit royaume du Fars en Empire, cette langue et cette écriture ne sont accessibles qu'à une minorité de la classe dirigeante. Or, la rapidité de la formation de l'Empire achéménide exclut la possibilité de traduire le perse dans toutes les langues. Il faut donc choisir une langue déjà existante. Or, la langue araméenne s'est répandue dans toute l'Asie antérieure jusqu'à l'Iran occidental. Ce sera donc l'araméen, dont les Perses adoptent les caractères.

Les Achéménides disposaient de trois autres langues de culture, mais c'est cette quatrième langue qu'ils ont choisie.

L'usage de l'écriture cunéiforme n'est pourtant pas totalement abandonné, mais il est réduit aux inscriptions lapidaires des monuments. Déjà *lingua franca* dans tout le proche et moyen orient, l'araméen prit avec les Achéménides un statut de langue officielle dans toute l'Asie et resta en usage, en particulier dans les affaires d'Etat, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, où on a retrouvé des documents rédigés en araméen. Si en Elam, on écrivait en élamite, et à Babylone en babylonien, toutes les chancelleries perses employaient l'araméen.

Les Perses achéménides, voilà l'ennemi à abattre pour Alexandre le Grand. Les archives de l'empire Achéménide sont conservées à Ectabane, (la Bible le fait comprendre) et les fouilles de Persépolis et de Suze le confirment. Alexandre entreposa là tous les trésors des capitales pillées au cours de ses campagnes. Cette hellénisation qu'on tient pour la conséquence merveilleuse de ce raid éclair d'une insolence inouïe a commencé en réalité bien avant, et plutôt pacifiquement.

La Perse doit beaucoup au royaume de l'Urartu (la proto-Arménie). D'Urartu venait l'usage du pectoral. Les Urartiens ont transmis aux Iraniens leurs arts et techniques, comme leur stratégie conquérante dans ses grands symboles. Selon Hérodote (III,85), Darius obtint sa couronne grâce à son écuyer et à son cheval, comme le roi Rusa, d'Urartu. Les traditions des chancelleries urartiennes furent suivies par les Perses : ce ne sont que dans les textes d'Urartu qu'une inscription royale se divise en fractions donc chacune commence par « parle le roi X..., ce qu'on retrouve dans les inscriptions des rois Achéménides. C'est au moment où se forme l'ancien royaume d'Urartu (-800 av J.C.) que s'est produite une lente expansion des Grecs autour des côtes de l'Asie mineure. Les marchands grecs trouvent alors sur la côte pontique du fer, de la cire, du lin, de la laine, des métaux précieux, du cinabre, du bois des bronzes, des meubles, des tissus et des broderies élamites et mède. L'Iran n'était pas exclu des échanges entre la Grèce et l'Orient. Au contraire, il existait une *koiné* irano-urartienne, *koiné* qui s'étend ensuite de l'Oxus au Gange, indiscutablement liée à des traditions artistiques (certaines attestent des liens entre la Crète et l'Iran) et donc à des techniques, en particulier des techniques métallurgiques. Et sans doute aussi à une langue.

La conquête d'Alexandre marque un temps d'arrêt dans l'évolution de l'art iranien (constante depuis sept siècles), comme selon toute vraisemblance l'usage de l'araméen marque lui aussi un temps d'arrêt.

Mais l'empire d'Alexandre ne va pas durer.

Entrent alors sur l'avant-scène de l'histoire ceux qu'on appelle les « Parthes », fermement décidés à évincer la monarchie séleucide, une des trois monarchies héritières d'Alexandre, et à reconquérir l'Iran.

## **Les Parthes**

Ils mettront un peu plus d'un siècle. L'empire parthe va naître dans un grand mouvement d'expansion des tribus iraniennes des steppes qui se répandent aux quatre coins de l'horizon, depuis la mer Noire avec les Sarmates, jusqu'à l'embouchure de l'Indus avec les Çakas, depuis l'Euphrate avec les Parthes jusqu'à l'Inde orientale avec les Kouchans. Sur cette aire gigantesque, malgré la diversité des peuples et des pays, des climats et des paysages, déclenchés dans ce noyau que René Grousset appelle « l'Iran extérieur », une civilisation composite va s'installer et durer. Cette civilisation, c'est l'élément parthe qui va la fonder ou plutôt la refonder, l'enrichir et la stabiliser.

Une grande partie de cette histoire parthe se déroule sous le règne de 32 rois, qui tous portent le même nom : Arsace, d'où la dynastie des Arsacides. S'ils choisissent le chemin de l'iranisme, ce n'est pas seulement parce qu'ils le croient plus capable de les soutenir dans leur lutte contre les Séleucides, puis

face aux Romains qui prétendent réaliser dans leur politique orientale les conceptions impérialistes d'Alexandre le Grand mais parce qu'ils sont plus iraniens que grecs. Ce n'est pas seulement un choix politique, mais une affinité profonde. C'est un choix d'élection, pas seulement un choix politique. Et pour cette reconquête et cette refondation, ils vont s'appuyer sur la langue que les Achéménides, dont ils se tiennent pour les successeurs, avait adoptée avant eux : l'araméen. Ils vont ainsi reprendre la même politique linguistique de l'araméen langue de chancellerie. Leur empire va durer cinq siècles.

Il bénéficiera d'un événement sans précédent : en -105, le roi Mithridate II reçoit la première ambassade chinoise dans sa capitale d'Hecatompylos. Il conclut avec elle un traité commercial qui lui assure le monopole de la soie. Le centre de gravité du monde perse va s'en trouver modifié : des bords du Tigre, il va se déplacer vers ceux de la Bactriane et de la Sogdiane. Nombre de cités se transformeront alors en villes marchandes, assurant, formant les chefs des caravanes. Dont celle de Palmyre, appelée à un destin singulier. Cet empire va durer cinq siècles, son grand rival : Rome.

C'est à l'intérieur de cette « *koïné* », et le long de ce réseau qu'au premier siècle de notre ère, des hommes vont cheminer, pour annoncer aux communautés juives disséminés à travers le monde ancien, que le Messie a paru.

## **L'islam**

Obnubilés par les religions orientales, et en particulier par le bouddhisme, (que l'on découvre tardivement, dans les années 1836) le monde savant a été incapable de concevoir que l'Asie ait pu faire l'objet d'une christianisation. Il a pu admettre que la Grèce, et son point culminant, Alexandre - n'était pas le cœur et le sommet de l'histoire du monde que lorsqu'il a entrepris de glorifier les mythologies des pêcheurs de saumon et les cultures de la transe, du tambour et du métissage.

Les générations ont grandi les unes à la suite des autres en héritant de myopies successives. L'idée (qui aurait pu être modifiée par toutes les découvertes successives) selon laquelle l'histoire égyptienne, assyro-babylonienne, iranienne et indienne constitue un ensemble indistinct a prévalu contre celle d'une histoire du monde « articulée » où le christianisme a joué un rôle, en Orient comme en Occident.

Formés à la philologie classique, les spécialistes de l'histoire antique seront incapables d'évaluer non seulement le rôle unique des anciennes cultures de l'Orient mais le rôle unique du christianisme dans les terres d'Asie. Leur compréhension des connexions globales, détruite par leur préférence pour la Grèce, - (puis pour les cultures dites « premières » pour ne pas avoir à dire « primitif ») sera rendue impossible par leur vision des religions de l'Inde ou de l'Iran, et surtout par leur représentation d'un bouddhisme source de sagesse, religion de la paix, et invinciblement liée à l'Asie.

Surtout, la Bible comme source de savoir sera disqualifiée. Et avec elle, toute la littérature qui en porte encore quelque trace et qui atteste des grandes figures de cet Ancien Testament à a profonde cohérence, organiquement relié à la plus haute antiquité, et donc aux annales de l'humanité, et sur lequel la religion chrétienne est « entée », comme disent les théologiens.

C'est que la myopie héritée du XVIIème siècle a continué son œuvre dans les esprits. Le monde savant aura beaucoup de peine à comprendre que le monde musulman s'est greffé chaque fois sur une culture qui le précède, dont il s'approprie le savoir tout en la mettant au mieux sous sa domination d'abord violente, puis lorsque les peuples seront convertis, sous sa domination. Il finira par se confondre avec une forme de « civilisation », alors que tout atteste qu'il s'est chaque fois approprié un héritage culturel, intellectuel auquel il n'a jamais contribué. Le préjugé qui veut que l'Islam ait réalisé une œuvre fédératrice n'est qu'une vue de l'esprit.

Al Birouni, né au Khârezm, province conquise par les musulmans fut emmené en captivité par le sultan et il écrivit un livre sur l'Inde. La plupart des mathématiciens « arabes », sont en réalité des persans. La savoir médical de l'époque a été relayé par les syriaques. C'est par Gérard de Crémone que l'œuvre d'Aristote va entrer en Occident au XIVème siècle et non par les commentateurs arabes. Al-Ghazali, que l'on oppose à Al-Farabi est considéré soit comme le « rénovateur de l'Hégire » ou comme « le fossoyeur de la raison ». Immense par son travail, sa pensée, il va connaître une grave crise mystique qui le laisse aphasique plusieurs mois et qui le fera renoncer à la philosophie. Il montre que les philosophes

n'aboutissent qu'à des erreurs, condamnables car contredisant le Coran. La critique vise principalement l'aristotélisme d'Avicenne. Il sera condamné ensuite par Averroès – qu'on appelle en Occident, le « Commentateur ». Mais c'est l'œuvre d'Averroès qui sera brûlée par les tenants d'une orthodoxie religieuse qui lui reprochait de déformer les préceptes de la foi. Tous ses livres seront brûlés à l'exception des ouvrages médicaux et astronomiques.

### **Conclusion**

Pourtant, la Bible a continué d'inspirer la littérature. L'œuvre de Hugo, de Vigny, plus tard de Francis Jammes ou Max Jacob en témoignent mais aussi Nicolas Poussin et plus tard Chagall. L'ignorance en matière de religion n'est pas seulement abyssale, elle est devenue criminelle.

---